Sébastien Fritsch

Invitation pour la petite fille qui parle au vent

Roman

© Sébastien Fritsch - 2010
http://sebastienfritsch.canalblog.com

1 – Monge

Au travers de la vitrine, Thomas repéra tout de suite la vendeuse blonde qui l'avait servi la première fois. Il prit une grande inspiration et poussa la porte de la bijouterie.
A l'intérieur, régnait la même ambiance feutrée que deux mois plus tôt. A l'extrémité gauche de la boutique toute tapissée de sombre, monsieur Brugmann en personne échangeait à voix basse avec l'une de ses employées. Devant eux, sur la longue console vitrée qui traversait la pièce, de grands registres à la couverture noire étaient posés. Les deux bijoutiers levèrent le regard vers Thomas pour le saluer, puis reportèrent de nouveau leur attention sur leurs livres de comptes.
Se détournant vivement, le jeune homme bredouilla une réponse à peine audible et se dirigea d'un pas raide vers la vendeuse blonde. A part la couleur des cheveux, elle était la copie conforme de sa collègue : chignon haut perché, chemisier blanc et jupe grise semblaient constituer l'uniforme imposé au personnel féminin de la bijouterie Brugmann. Elle ne portait pas d'autre bijou que deux diamants minuscules à chaque oreille. Et elle avait toujours les yeux aussi bleus.
Elle accueillit Thomas d'un « Bonjour monsieur » avenant mais discret et se pencha légèrement en avant quand il lui répondit entre ses dents. Elle fut amusée de voir qu'il ne la regardait que par à-coups, tournant la tête de droite, de gauche, un peu en haut, un peu en bas… Elle vit aussi que les doigts de sa main droite ne cessaient de triturer un petit sachet de plastique transparent.
« Je… je viens vous acheter une bague de fiançailles, continua-t-il. Je suis déjà venu il y a deux mois, mais on me l'a volée…
– Volée ? »
Le mélange de surprise et de compassion qui teintait la voix de la jeune femme poussa Thomas à suspendre ses mouvements nerveux et à fixer enfin franchement son regard sur elle. Il fut frappé de voir comme son regard pâle, écarquillé d'étonnement, dénotait avec sa tenue stricte. Elle était vêtue comme une dame

mais le considérait à la manière incrédule d'une petite fille. Lors de sa première visite, pendant qu'elle parlait avec Manon, il avait eu le loisir de l'observer un peu mieux et il avait jugé alors qu'elle devait être un tout petit peu plus âgée que lui – vingt-trois, vingt-quatre ans peut-être. Mais maintenant, il hésitait entre ajouter ou retrancher quinze années à cette première estimation. Cette impression se dissipa pourtant bien vite : la vendeuse se ressaisit, reprit une expression normale d'adulte maîtresse d'elle-même et Thomas, réalisant que c'était bien une femme dont il étudiait si librement les traits, se mit à rougir de plus belle et recommença à papillonner du regard pour éviter le sien.

« Oui, oui, balbutia-t-il… volée. Ce matin. Dans la poche de mon manteau. Je ne comprends pas : on n'a pas touché à mon portefeuille et on m'a juste pris la bague et mon matériel de dissection.

– De… de dissection ?

– Oui, de dissection. Mais, parlons de la bague : je suis un peu pressé, vous savez. Je… j'ai rendez-vous dans vingt-cinq minutes. Il faut absolument que j'en rachète une autre tout de suite.

– Euh... oui, oui, je comprends, acquiesça la petite vendeuse, dont le sourire commercial s'était quelque peu terni au mot "dissection". Pouvez-vous juste me dire quel modèle vous aviez choisi ?

– Eh bien, c'était un anneau tout simple, avec un solitaire serti entre quatre griffes. La section de l'anneau est carrée et plus fine à l'endroit où s'insère le diamant.

– Je vois. Et quelle est la taille du doigt de votre fiancée ? »

Ce fut alors au tour de Thomas d'écarquiller les yeux. Et pour compléter le tableau, sa bouche se figea simultanément dans une syllabe nettement arrondie mais totalement muette.

« Voulez-vous revenir avec elle ? susurra aimablement la vendeuse, alarmée par la subite lividité de ce grand jeune homme, écarlate l'instant d'avant.

– Ah, non, ce n'est pas possible ! » s'écria Thomas en s'avançant au-dessus du comptoir.

La petite blonde recula d'un pas tandis qu'à l'autre bout de la pièce, son patron et sa collègue relevaient brusquement les yeux. Sans s'en soucier, Thomas posa sur la console vitrée son sachet

en plastique, comme s'il avait besoin, pour se bien faire comprendre, de toute sa liberté de mouvement. Le petit paquet se déroula alors et la vendeuse put en distinguer très nettement le contenu : deux scalpels, des ciseaux à bouts ronds et d'autres aux lames effilées, des gants en latex, plusieurs paires de pinces, plates ou pointues, larges ou fines, droites, incurvées ou formant des angles plus ou moins prononcés et, au milieu de tout cela, une toute petite boîte bleue. C'était la réplique exacte de celles utilisées par la bijouterie Brugmann. À n'en pas douter, il s'agissait de l'écrin qui contenait la bague prétendument volée.

Les pensées de la jeune femme ne firent qu'un tour. Aussi blême que son client, elle s'éloigna d'un pas supplémentaire, sans quitter des yeux le sachet transparent.

« Ce n'est pas possible, répéta Thomas, les traits tendus, la voix tremblante. Vous devez me comprendre, mademoiselle : j'ai rendez-vous dans… dans vingt-minutes à peine. Manon m'attend déjà. Si j'arrive en retard pour la dissection, je vais encore passer pour un… On va me… Non, non, ce n'est pas possible. Il me faut la bague tout de suite. J'ai tout le matériel, il ne me manque que la bague. Si vous pouviez… si on pouvait… »

La vendeuse blonde tenta d'ouvrir la bouche, mais aucun son ne put sortir. Ses mots lui semblaient pris au piège par les images sanglantes qui se bousculaient dans son esprit. Sans vraiment se souvenir de son visage, elle visualisait avec une effroyable précision le corps mutilé de la pauvre fiancée de ce menteur pervers et cruel. Et une seule phrase parvenait à se former au milieu de ce tableau d'apocalypse : qui sera sa prochaine victime ?

Elle reporta son regard vers son patron, comme pour le supplier de venir à son secours. Mais sans avoir vu ni le contenu du sachet ni le regard exalté de cet énergumène, réaliserait-il quel danger elle courait ?

« Je sais comment faire ! s'exclama subitement Thomas. Vous n'avez qu'à me sortir toutes les bagues du modèle que je vous ai décrit et, en les regardant, je retrouverai celle qui convient. Si, si, j'en suis sûr, ça va marcher. Il faut que ça marche ! »

D'un simple battement de paupières, monsieur Brugmann fit signe à la vendeuse d'accepter. Il ne se permit aucun autre geste.

Sa respiration même semblait arrêtée. La jeune fille supposa que le teint cadavérique qu'elle affichait avait convaincu le joaillier de la gravité de la situation.

Elle s'éloigna de Thomas, se dirigea vers un rayonnage comportant plusieurs dizaines de tiroirs de faible hauteur. Elle chercha, dans un trousseau rassemblant une multitude de petites clés, celle qui convenait. Elle eut la plus grande difficulté à l'introduire dans la serrure, mais parvint enfin à l'actionner. Elle tira l'un des présentoirs, qu'elle rapporta sur le comptoir.

Thomas regarda les doigts fins extraire quelques-unes des bagues de leurs logements et les poser devant lui sur un petit tapis de velours bleu foncé. Il remarqua bien que ces mains pâles tremblaient, mais il n'avait pas le temps de chercher à comprendre pourquoi.

Il s'absorba dans l'observation des cinq bijoux qui étaient exposés devant lui. Sans qu'il s'en rende compte, les trois autres occupants de la pièce restaient suspendus aux mouvements de ses longues mains. Il prit l'une des bagues, la scruta attentivement, la reposa, en saisit une autre, fit une moue dubitative, reprit la première, les compara, puis finit par les remettre en place toutes deux d'un geste agacé. Il entama alors l'examen d'un troisième solitaire, le tournant de tout côté, un œil fermé, la tête inclinée, le bras tendu vers l'un des spots du plafond, puis progressivement replié jusqu'à tenir l'objet à cinq centimètres à peine de son œil droit.

Il abandonna finalement cette bague sur le velours bleu avec autant de dépit que les deux précédentes et, tout en lâchant un grand soupir, il posa ses deux larges mains à plat sur la vitre. Les trois bijoutiers tressaillirent à ce mouvement, puis se figèrent : la blonde, agrippée à la console, monsieur Brugmann en équilibre instable, alors qu'il avait entamé un silencieux glissement vers le bouton d'alerte qui les reliait au commissariat tout proche, et la brune, à deux pas derrière lui, bien décidée à faire de son patron un bouclier humain quoi qu'il advienne.

Ils sursautèrent encore lorsque Thomas quitta soudainement sa posture d'homme accablé par le destin. Et ils suivirent alors, médusés, chacun de ses gestes : tendant le bras droit au-dessus du présentoir, le jeune homme saisit la main gauche de la vendeuse –

laquelle, incapable de la moindre réaction, se laissa faire. Puis, tenant délicatement les doigts exsangues entre ses phalanges longilignes, il passa en revue les cinq bagues d'un regard rapide, en saisit une et la fit glisser avec douceur sur l'annulaire de la demoiselle tétanisée.

« C'est celle-là, lança-t-il, ravi de sa découverte et reprenant subitement quelques couleurs. Vous voyez, j'ai trouvé d'un seul coup d'œil la bague qui convenait.

– Je vous l'emballe tout de suite, lâcha la jeune fille d'une voix éteinte.

– Non, je n'ai pas le temps, on va la mettre dans la boîte de la précédente. »

Il porta la main à la poche intérieure de son manteau, sortit un chéquier et commença à écrire.

« Je suppose que c'est le même prix que l'autre fois ?

– Oui, oui. Ça n'a pas augmenté », crut-il percevoir en interprétant le souffle ténu issu des lèvres à peine entrouvertes de la vendeuse.

Il rabaissa son regard vers son carnet de chèques. La jeune femme blonde, tétanisée, suivit chaque courbe du stylo, préférant surveiller désormais ces deux mains si imprévisibles. Pourtant, au fil des mots et des chiffres qui lui apparaissaient à l'envers sur le papier gris – *Deux cent quarante-trois francs, 243 F, Bijouterie Brugmann, Paris, 3 février 1971, Thomas Couderc* – elle sentit monter en elle un léger sentiment de honte. Si ce jeune homme était prêt à régler son achat aussi simplement, c'était que, malgré toutes les idées funestes qu'elle avait pu concevoir, il était bien venu là pour ça. Et pour rien d'autre. Elle comprit alors que les horreurs dont elle l'avait rendu coupable en pensée n'étaient que le fruit de son imagination. Bien sûr, il était plutôt bizarre et son goût pour les instruments chirurgicaux n'arrangeait pas les choses. Mais, à tout bien réfléchir, peut-être était-il simplement médecin ou taxidermiste – ou plus vraisemblablement, vu son âge, étudiant dans l'une de ces spécialités. Les scalpels ne sont pas l'apanage exclusif des meurtriers sadiques.

Qu'est-ce que monsieur Brugmann allait penser d'elle ? Quel sermon allait-il encore lui faire pour la scène tragi-comique qu'elle venait de lui jouer ? Heureusement qu'il n'y avait aucun

autre client dans la boutique. Sinon, elle aurait encore eu droit au grand discours sur la respectabilité de la maison, les générations de Brugmann qui s'étaient saignées aux quatre veines pour la bâtir, le risque de voir fuir les clients fidèles, la ruine et le déshonneur qui guettaient dans l'ombre...

« Voilà », conclut Thomas en faisant glisser le chèque sur la vitre. La vendeuse s'efforça de lui sourire de nouveau, espérant qu'il n'avait pas remarqué le virage subit de son teint du blanc livide au rouge vermillon.

Mais il ne sembla pas faire attention à elle : il saisit le sachet de plastique, l'ouvrit et y glissa la main. Oubliant ses récents scrupules, la jeune femme recommença à pâlir et fit deux pas en arrière. Monsieur Brugmann en fit un en avant. Mais Thomas, après avoir farfouillé dans ses pinces et ses ciseaux, sortit seulement la petite boîte bleue. Les trois bijoutiers soupirèrent de soulagement. Thomas posa le petit cube sur le comptoir.

« Tenez, vous n'avez qu'à mettre la nouvelle bague à la place de l'ancienne », proposa-t-il à la vendeuse dont les joues tendaient de nouveau vers une coloration plus vive. Il souleva le couvercle et vit alors les pupilles de la jeune fille effectuer un tour complet dans leurs orbites. Le corps de la demoiselle entama aussitôt le même mouvement de rotation avant de s'écrouler sur la moquette épaisse.

« Merde, j'avais oublié ça ! » s'exclama-t-il en retournant le boîtier bleu vers lui.

Monsieur Brugmann bondit sur le bouton d'alerte avant même d'avoir compris que le petit écrin ne contenait rien d'autre que l'extrémité blanchâtre d'un auriculaire.

2 – Estelle

Quand le téléphone sonna, Solweig était en plein repiquage de géraniums sur la terrasse. Elle avait espéré trouver dans cette activité printanière un apaisement à ses inquiétudes de mère, mais les idées qui chahutaient son esprit s'étaient montrées plus entêtantes que le parfum fade des tiges blafardes tout juste sorties d'hibernation. La sonnerie, qu'elle attendait sans se l'avouer, la fit se redresser si hâtivement qu'elle arracha le plan qu'elle venait de mettre en terre.

Elle resta figée, les mains en avant, l'une tenant la plante déracinée et l'autre une petite pelle couverte de terre. Face à elle, Clara s'était immobilisée dans une position similaire, serrant dans la main droite le même ustensile.

« Je prends ! » entendirent-elles par la porte ouverte de la salle à manger. Elles se doutaient bien que Salomé bondirait pour décrocher. Installée dans le salon avec un livre, elle était la plus proche de l'appareil, mais, surtout, elle adorait répondre au téléphone. Bien sûr, à neuf ans, elle ne le faisait plus par jeu : elle remplissait une mission d'utilité publique de la plus haute importance. Aucune des deux jardinières n'auraient osé contrarier un tel élan de philanthropie.

Quand la sonnerie cessa, Solweig jeta un œil à sa montre. Dix-huit heures trente. Il y avait de grandes chances pour que ce soit un appel d'Estelle. Du moins Solweig l'espérait-elle, même si, bien évidemment, elle n'espérait pas le moins du monde ce qu'elle s'attendait à entendre de la bouche de Salomé : à savoir qu'Estelle téléphonait juste pour faire passer une annonce – sûrement pas pour demander une autorisation – dont le texte était à coup sûr : « Je me suis arrêtée chez une copine pour bosser, mais, finalement, je vais rester dormir. »

Estelle s'arrêtait de plus en plus fréquemment chez une « copine » pour « bosser » et finalement « dormir » et Solweig mettait de plus en plus souvent des guillemets dans les discussions qu'elle avait avec elle. En appuyant avec ironie sur quelques-uns des

termes – toujours les mêmes – que brandissait sa fille aînée en guise d'excuse, Solweig tentait de lui faire comprendre qu'elle ne concevait plus aucun doute sur le fait que sa « copine » était du genre masculin, que « bosser » recouvrait très certainement une multitude d'acceptions dont pas une seule ne devait avoir un rapport avec le programme officiel de la classe de troisième et que « dormir » était, à son avis, l'exemple type de cet exercice de mauvaise foi rhétorique que l'on nomme un euphémisme.

Pourtant, à chaque fois, une petite voix s'élevait dans l'esprit de Solweig pour venir contredire ses propres accusations : « Non, ce n'est pas possible, Estelle n'a que quatorze ans ! Elle ne peut pas ! Non, elle ne peut pas ! Elle n'a que quatorze ans ! »

Ce chiffre revenait souvent dans ses réflexions. Comme un coup de gong puissant destiné à mettre en fuite tous les soupçons, les affabulations, les craintes, les inquiétudes qui hantaient son cerveau. C'est vrai, quoi ! A quatorze ans, il y a des choses qu'on ne fait pas. Alors, à quoi bon toujours imaginer le pire ? Estelle n'a que quatorze ans, voilà, c'est tout. Et elle va chez une copine pour bosser, point final. À quatorze ans, on ne pense pas à autre chose, radotait le gong, sonnant toujours quelques rappels supplémentaires, par sécurité, au cas où l'ombre d'une infime suspicion serait restée coincée dans les circonvolutions cérébrales de Solweig. Quatorze ans, bong ! Quatorze ans, bong !

Malheureusement, moins violent mais bien plus réel que le gong des convictions que l'on cherche à se marteler en force dans la tête, Solweig entendait toujours, en bruit de fond, le tic tac de la petite horloge qui accompagne nos vies : tic tac, Estelle a douze ans, tic tac, Estelle a treize ans, tic tac, Estelle a quatorze ans, tic tac, elle aura quinze, puis seize, puis vingt ans, tic tac, elle deviendra adulte, tu n'y peux rien, ma pauvre Solweig, elle est déjà sur le départ, tic tac, tic tac, tic tac…

Oui, peut-être, se répondait Solweig, mais même si la porte est ouverte au bout du couloir, le couloir est encore long jusqu'à la sortie ! Elle n'a que quatorze ans (bong !), elle est loin d'être adulte (bong !), et une seule chose est vraie (bong !) : elle est chez une copine pour bosser. Oui, c'est ça, aucun doute à avoir : elle est chez une « copine » pour « bosser » et finalement... « dormir » !

Quoi qu'elle fasse, Solweig revenait toujours à ses allégations encombrées de guillemets. Comme si elle savait qu'à quatorze ans on est capable de toutes sortes de turpitudes. Comme si, elle-même, au même âge, avait… Non, il s'agit d'Estelle ; ce qu'a pu faire sa mère au même âge n'a pas d'importance ! Il s'agit d'Estelle et de ses absences, sa nonchalance, son dédain, ses mensonges et les tirades dramatiques qu'elle brame dès que sa mère s'aventure à lui demander quelques comptes sur son emploi du temps : « Comment veux-tu qu'on soit heureux, dans cette famille, si personne ne fait jamais confiance à personne ? » ou encore : « Comment peux-tu dire que tu m'aimes si tu as une telle image de moi ? »

Solweig chassa de son esprit la dernière de ces scènes et revint à sa préoccupation présente : voir paraître Salomé et entendre l'invariable message : « C'était Estelle. Elle reste dormir chez Émilie. » Mais les minutes passèrent et Salomé resta invisible. Son plan de géranium dans la main gauche, sa pelle dans la main droite et un nœud dans l'estomac, Solweig se décida à entrer dans la maison. Clara reposa son plantoir dans le panier des outils de jardinage, frotta scrupuleusement ses mains sur son tablier vert, qu'elle secoua ensuite avec application au-dessus d'une jardinière, et suivit sa mère.

Elles trouvèrent Salomé au salon, assise sur le fauteuil canné devant le petit bureau, le combiné de bakélite coincé contre l'épaule. Elle était en train de noter avec application des informations apparemment très précises qu'on lui susurrait à l'oreille. Solweig s'approcha, se pencha au-dessus d'elle et découvrit, retranscrit dans une jolie écriture ronde : « *Papa. L'échaudé. Monsieur Motet.* »

Sous les yeux perplexes de sa mère, Salomé ajouta « *L'Été seul peut comprendre* » et, enfin, les huit chiffres d'un numéro de téléphone, précédés de l'indicatif de la région parisienne. Et elle raccrocha, non sans avoir poliment confirmé à son interlocuteur qu'elle veillerait à bien transmettre le message à son papa.

« Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? » interrogea Solweig en pointant sa petite pelle terreuse vers les lignes souples tracées par Salomé. Dans son autre main, le plan de géranium égrenait des

fragments de terre au gré des mouvements dont elle appuyait chaque syllabe.
« C'est pour Papa », répliqua candidement la petite fille, qui détourna aussitôt son regard vers le visage effaré de sa sœur. Immobile derrière Solweig, Clara écarquillait en effet des yeux scandalisés en voyant la poussière noire qui se répandait sur le sol du salon. À douze ans, elle était déjà dotée de l'obsession méticuleuse, presque maladive, de son père pour la propreté et le rangement. Le saupoudrage de saletés auquel se livrait involontairement sa mère lui était difficilement supportable.
« Oui, je vois bien que c'est pour Papa, reprit Solweig en jetant un regard furtif dans son dos pour essayer de comprendre la raison des œillades de Salomé. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? ajouta-t-elle en revenant à son interlocutrice sans avoir remarqué la sidération dans laquelle était plongée son autre fille.
– Aucune idée, répondit Salomé en toute franchise. Le monsieur a dit que Papa lui avait envoyé un livre et qu'il voulait l'éditer.
– Un livre ? Quel livre ? »
Le plan de géranium abjura ses derniers grammes de terreau et Clara bondit aussitôt hors de la pièce.
« C'est marqué là. »
Salomé tendit son petit index vers la ligne sur laquelle figurait cette sibylline affirmation : « *L'Été seul peut comprendre* ».
« Mais ça ne tient pas debout ! Jamais ton père n'a… Attends, je vais le rappeler, moi, ce monsieur Motet. Soit c'est un plaisantin, soit il s'est trompé de numéro, mais en tout cas, je préfère en avoir le cœur net tout de suite. »
Solweig retourna sur la terrasse, abandonna pelle et géranium en vrac dans une jardinière, repassa par la cuisine pour se laver les mains puis revint au salon en trombe. Dans l'intervalle, Salomé s'était de nouveau lovée dans son fauteuil favori pour se replonger dans son livre et Clara était allée chercher l'aspirateur dont elle usait maintenant avec minutie pour supprimer toute trace de l'épandage de terreau auquel s'était livrée sa mère.
Solweig attendit donc, debout devant le bureau et la main sur le téléphone, que le bruit du moteur ait cessé. Elle se retint ensuite, malgré son impatience, de faire la moindre remarque – « Si elles pouvaient toutes être comme ça ! » pensa-t-elle plutôt – puis elle

empoigna rageusement le combiné gris avant de tourner onze fois le cadran de plastique conformément aux chiffres notés par Salomé. Elle n'eut pas le temps de se demander si cette rogne subite était réellement le fait de cette ridicule histoire d'éditeur ou si ce n'était pas plutôt le fait qu'Estelle n'ait toujours pas donné de nouv…

« Éditions de l'Échaudé, bonjour », entendit-elle à l'autre bout du fil. La thèse du plaisantin tombait à l'eau. Et tout embryon de réflexion sur un autre sujet s'évanouissait par la même occasion. Ne restait que la réalité de l'éditeur et l'hypothèse qu'il se soit trompé de numéro. La question de savoir s'il n'aurait pas mieux valu téléphoner chez Émilie n'osa même pas pointer le bout de son nez. Et Solweig ne put donc pas s'avouer qu'elle préférait par-dessus tout éviter d'avoir la copine de sa fille aînée au bout du fil pour l'entendre, comme une semaine plus tôt, lui affirmer ingénument : « Estelle ? Ah, c'est bête, elle vient juste de partir. »

Pourtant, ce jour-là, il fallut tout de même quarante-cinq minutes à Estelle pour revenir de la maison d'Émilie, distante d'à peine huit cents mètres. Le temps sans doute qu'Émilie-l'Alibi la joigne chez son autre « copine » et qu'elle se décide à s'arrêter de « bosser ». Ou de « dormir » ?

« Bonjour madame, pourrais-je parler à monsieur Motet ? »

Solweig sentit que sa voix se teintait d'une très légère agressivité. Même refoulées, ses pensées au sujet d'Estelle et de ses frasques supposées savaient rester présentes et subtilement exaspérantes.

« Patientez un instant, s'il vous plait, je vais voir s'il est là, répondit suavement l'employée des Éditions de l'Échaudé.

– Il est là, puisqu'il vient d'appeler il y a vingt-cinq secondes, rétorqua sèchement Solweig.

– Très bien. Patientez un instant, s'il vous plait, je vais voir s'il est disponible. »

Solweig accepta en maugréant de patienter un instant s'il vous plait. Les répliques pavloviennes de cette secrétaire n'étaient pas du genre à adoucir son humeur. Cette pauvre femme s'exprimait-elle de cette façon idiote et stéréotypée dans toutes les situations ? « Patientez un instant, s'il vous plaît, les enfants, je vais voir si le poulet est cuit », « Patientez un instant, s'il vous plait, mon chéri, je vais ôter ma chemise de nuit », « Patientez un ins… »

« Maurice Motet à l'appareil. À qui ai-je l'honneur ? »
Solweig sursauta comme une collégienne inattentive prise en faute, mais se ressaisit aussitôt.
« Bonsoir, monsieur, répliqua-t-elle d'un ton ferme. Vous venez d'appeler chez moi en prétendant que vous vouliez publier un livre que mon mari vous aurait envoyé…
– Ah, oui ! *L'Été seul peut comprendre* ! Splendide ! Splendide ! Avez-vous pu joindre votre mari ? Lui avez-vous fait part de mon message ?
– Non, monsieur. Je crains qu'il y ait une toute petite erreur...
– Une erreur ? Quelle erreur ? Je vous assure que je ne fais jamais d'erreur lorsque je m'avise de déceler un nouveau talent. Et, à coup sûr, votre mari a du talent.
– Excusez-moi d'insister, monsieur Motet, mais je pense réellement qu'il y a une erreur.
– Mais pas du tout, *L'Été seul peut comprendre* est si sensible, si poétique, si prenant et, ce qui ne gâche rien, si parfaitement charpenté !
– Charpenté ?
– Oui : votre mari est un architecte de l'intrigue, qualité essentielle qui vient s'ajouter à cette finesse éblouissante dont il dispose pour dépeindre ses décors, modeler les caractères de ses personnages, orchestrer les sentim…
– Stop ! Stop ! Stop ! Mon mari n'est ni peintre, ni architecte, ni écrivain, ni cracheur de feu. Mon mari est médecin, monsieur, médecin légiste pour être précis, et il n'a ni le temps ni le goût d'écrire des romans. Alors, si vous voulez bien me laisser terminer ma toute première phrase, sachez, monsieur, que vous avez très certainement commis une erreur en composant le numéro de l'auteur que vous cherchiez à joindre.
– Je ne pense pas, madame. J'ai sous les yeux le manuscrit de *L'Été seul peut comprendre*. Il est accompagné d'une lettre dans laquelle votre mari mentionne, juste au-dessus du numéro de téléphone que j'ai composé il y a quelques minutes, l'adresse suivante : 24 rue de Cronstadt 54000 Nancy. N'est-ce pas votre lieu de résidence, madame ?
– Euh… je… ben… si.

– Dans ce courrier, votre mari précise également que ce roman a été imaginé pendant ses longues heures de garde en tant que médecin légiste…
– Oui, enfin, ça, hein ? Si je vous avais dit qu'il est plombier-zingueur, vous m'auriez lu "mes longues heures de garde en tant que plombier-zingueur."
– … "en tant que médecin légiste à l'Hôpital de Nancy Brabois, où j'exerce depuis 1979" a-t-il même ajouté. M'avez-vous fourni l'indication de cette date, madame ?
– …
– Allô ? Madame ? Êtes-vous toujours là ?
– Oui, oui, évidemment que je suis là ! vociféra Solweig, une fois passé le premier moment de surprise. Où voulez-vous que je sois ? » ajouta-t-elle plus hargneusement encore.
Ce brusque haussement de ton sortit Salomé de son livre. Clara, qui revenait après avoir rangé l'aspirateur et s'être munie d'une serpillière pour éliminer les dernières traces de terre sur le carrelage, considéra elle aussi sa mère avec perplexité. N'ayant pas remarqué les regards de ses filles, Solweig continua :
« Je suis désolée de vous décevoir, mon cher monsieur, mais le fait que vous sachiez tout de la vie de mon mari ne prouve pas qu'il soit réellement l'auteur du manuscrit dont vous parlez. Cela me prouve simplement que vous n'avez pas appelé ici par erreur, mais plutôt dans le but de vous payer ma tête !
– Mais madame…
– Laissez-moi terminer ! Mon mari n'a jamais écrit une seule ligne. Pas même une carte de vœux ou une liste de course !
– Mais c'est différent…
– Pourquoi différent ?
– La littérature est un plaisir…
– Un plaisir ? Mais mon mari n'a pas besoin de plaisir comme ça ! Il vit heureux dans une famille heureuse et ça lui suffit.
– Mais peut-être est-ce son passe-temps ?…
– Non, monsieur, n'insistez pas. Avec trois filles à la maison, mon mari n'a pas le temps d'avoir un passe-temps.
– Alors peut-être écrit-il au travail ?
– Pardon ?
– Je disais simplement qu'il…

– Ça va, j'ai très bien compris ce que vous avez dit ! Vous, par contre, vous ne comprenez rien à rien ! Mon mari est médecin légiste, monsieur, je vous le rappelle. Et savez-vous ce que ça signifie, être médecin légiste ? C'est des journées interminables à examiner des victimes d'accidents, d'agressions, d'attouchements pervers, de sévices et de je ne sais quoi d'autre que je préfère ne pas imaginer. Et c'est aussi des nuits où il faut sortir de son lit pour aller ramasser des morceaux de bras et de jambes éparpillés dans des sous-bois ou des ruelles sordides, pour ensuite les passer en revue et essayer de savoir dans quels sens ils étaient montés à l'origine et par quel procédé barbare ils ont été mis dans le désordre ! Alors, franchement, avec un métier comme ça, je ne pense vraiment pas qu'il reste beaucoup de temps pour jouer au plumitif.
– On ne sait pas toujours tout des gens qu'on croit connaître.
– Oh, ça va ! Votre philosophie à la mords-moi-le… »
Au lieu d'achever sa phrase, Solweig se figea. Son visage perdit subitement toute trace d'agressivité. Elle se laissa tomber lourdement sur le fauteuil. Salomé se leva. Elle s'approcha. Clara abandonna sa serpillière pour en faire autant. Ni la mère, ni ses deux filles ne portèrent attention au claquement de la porte d'entrée, de l'autre côté de la cloison.
« Madame ? » s'enquit l'éditeur, d'une voix inquiète, après un instant. Il n'osa pas ajouter : « Êtes-vous toujours là ? »
« Mais qu'est-ce que ça veut dire ? » laissa échapper Solweig d'une voix éteinte, parlant plus pour elle-même que pour son correspondant. Elle perdit son regard sur le bois clair du bureau à tambour, la lampe à l'abat-jour pâle, le porte crayon en porcelaine et son armée de feutres et de crayons à papier au garde-à-vous sous la férule d'un vieux stylo-plume, écaillé mais toujours droit et fier comme un général à la retraite. Ses yeux passèrent ensuite sur le presse-papier – une lourde pierre ronde, striée de lignes rouges et bleues, offerte par Estelle près de dix ans plus tôt pour une fête des pères. Elle regarda quelques secondes la pile des documents à traiter, officiels et sérieux, dont ce cadeau d'enfant avait la garde. La première feuille était une facture du service des eaux. On pouvait y lire : « Monsieur et Madame ».

« Monsieur et Madame », pensa Solweig. Elle relut trois fois en silence cette mention. Puis ses pupilles dérivèrent sur le mur, sur le papier peint beige et ses discrets motifs géométriques alignés, à peine visibles tant ils étaient clairs et fins. Lui avait aimé ces dessins rectilignes. Elle avait aimé ces teintes sobres. Ils l'avaient choisi et posé ensemble.

Elle contempla ensuite les cadres disposés au-dessus du bureau : deux photos déchirées et recollées – l'une, d'une maison biscornue et l'autre, d'un groupe de quatre adultes et de deux enfants – et un petit chat au fusain, jouant avec une pelote de laine. Lui avait apporté ces deux clichés, elle avait déniché ce dessin. Ils avaient décidé ensemble de l'agencement de ces trois images. Ils avaient fait de même pour les tableaux plus grands qui couvraient les murs de la pièce : une reproduction des *Tournesols* de Van Gogh, une autre d'une plage de Gauguin et, au-dessus du canapé, un paysage de Toscane, ondulant et lumineux, peint par une inconnue mais au charme duquel ils avaient succombé ensemble, deux ou trois étés plus tôt.

Elle n'eut pas besoin de tourner son regard vers ces trois vues si différentes. Elle savait qu'elles étaient là, fidèles, derrière elle. De même que le fauteuil club en cuir couleur tabac, sur lequel Salomé aimait lire, le lampadaire campé tout contre, le canapé noir, la table marquetée au milieu, la lampe chauve-souris blanche dans un coin, le coffre massif dans un autre, l'armoire vitrée, les rideaux bleus. Tous ces objets familiers, ces insignifiantes preuves de vie commune, qu'une femme et un mari accumulent immanquablement au fil des années qu'ils passent ensemble.

« "Ensemble" ? Que veut dire ce mot ? se demanda soudain Solweig ? Nous vivons ensemble depuis seize ans. Mais cette lampe est à moi, ce stylo-plume est à lui. Ce dessin de chat est à moi, ces deux photos rafistolées sont à lui. Chacun a sa vie, ses souvenirs, ses secrets. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Et que veut dire "ensemble" ? »

« Eh bien… », entama monsieur Motet pour rompre ce long et pesant silence – Il ne pouvait en aucune façon avoir deviné les pensées de Solweig, et répondait donc à la seule question qu'il avait entendue… tout en se disant qu'il avait peut-être mis les pieds dans un plat un peu collant. « Eh bien, ça veut dire que

votre mari, en plus de son métier de médecin légiste et de son rôle de père et d'époux, est un écrivain doué.
– Ce n'est pas ça. Mais pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ?
– Peut-être est-il un peu… timide ? balbutia l'éditeur. Ou peut-être voulait-il vous faire la surprise ? » hasarda-t-il devant l'absence de réaction de Solweig à sa première supposition.
Silence.
« Mais peu importe la raison de ce secret. L'important c'est le talent de votre mari. Il va faire un tabac, madame, un vrai tabac. Vous pouvez me croire et commencer à vous réjouir de son succès.
– Me réjouir ? cria Solweig en se redressant brusquement. Me réjouir ? Expliquez-moi, monsieur le dénicheur d'avatars balzaciens, quel motif de réjouissance je peux trouver lorsque j'apprends que mon mari me ment ? Que la vraie raison pour laquelle il rentre tous les soirs à pas d'heure ce n'est pas les examens légaux et autres autopsies qu'il prétend avoir à faire, mais c'est des gribouillages ! Je comprends maintenant les longues soirées à l'hosto ! Il doit avoir l'esprit bien plus tranquille, là-bas, sans sa femme et ses gamines ! Ah, j'imagine comme ça doit être jouissif de chercher l'inspiration au milieu des caissons réfrigérés et de décrire ensuite tous les petits détails dégueulasses qu'il a pu voir !
– Ah non, madame, il n'y a rien de… dégoûtant dans ce qu'il écrit. Pas un seul cadavre, pas une seule image choquante sur plus de six cents pages de roman.
– Six cents pages ? Six cents pages ?! Ah, ben, bravo ! Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, en plus ! J'imagine qu'il lui a fallu des années pour sortir ça. Des années à scribouiller, pendant que moi, je me coltine les errances adolescentes de sa fille aînée. Allez-y ! Continuez ! Trouvez-m'en d'autres des raisons de me réjouir ! Et, tant que vous y êtes, dites-moi comment je dois faire avec Estelle, justement, puisqu'elle semble être sur les dignes traces de son génie de père, à rentrer quand bon lui chante et à mentir comme elle respire ! Je vous laisse réfléchir à ces questions, monsieur l'éditeur ! Et je n'attends pas que vous me rappeliez pour me donner votre réponse ! Je ne vous souhaite pas le bonsoir ! »

Le combiné s'écrasa violemment sur le corps du téléphone et Solweig fondit en larmes, perdant son visage dans ses mains, les coudes posés sur le bureau. Salomé se campa sur sa droite et enserra ses bras qui tremblaient au rythme des sanglots. Clara se cala tendrement contre son épaule gauche et se pressa contre elle aussi fort qu'elle pouvait.

Elles restèrent immobiles toutes les trois, agglomérées ainsi l'une à l'autre pendant quelques minutes. Puis Solweig sentit une main légère se poser sur ses cheveux.

« Je ne te mens pas maman. J'essaie seulement de vivre. »

Clara et Salomé s'écartèrent. Solweig releva son regard humide et se retourna. Estelle était là.

3 – Nice

Au moment où l'avion vire, Salomé reçoit le soleil en plein visage. Elle tourne instinctivement la tête vers le hublot de gauche et découvre la mer : l'inclinaison de l'appareil la place en surplomb de l'étendue unie, vert-de-gris, veinée de ridules, de la Méditerranée.

Cette couleur et cet aspect lui évoquent le cuir verni d'une reliure ancienne : celle d'un journal intime ou d'un livre de contes ; ou encore d'un album de famille, rassemblant des images grises et ocres de parents disparus que l'on n'a jamais connus. On parvient pourtant à se trouver quelque parenté : l'un a le haut front de papa, l'autre le nez fin et les yeux clairs de maman ; et cette petite fille, toute raide dans sa robe à dentelles et qui darde un regard sombre vers le photographe, on dirait Estelle.

Salomé sourit, mais d'un sourire mélancolique : à presque trente ans, elle aime encore s'amuser à regarder le monde au travers du prisme de son imagination ; mais, à presque trente ans, elle a aussi perdu une multitude d'autres raisons de s'amuser.

L'appareil retrouve l'horizontale. Il longe la côte pendant quelques minutes. À ma gauche : l'Europe, mes parents, ma famille. À ma droite : l'Afrique, ma vie, toute ma vie. Pardonnez-moi, lance-t-elle en pensée vers les malades de Mathare. Cette idée ravive en elle le sentiment de culpabilité qui l'a taraudée pendant des mois et qu'elle croyait avoir senti s'amenuiser la veille, au moment où elle décollait de l'aéroport de Nairobi.

Elle plisse les paupières puis détourne vivement les yeux : l'avion vient de se pencher de nouveau, mais dans l'autre sens ; ce sont maintenant les hublots de droite qui dominent la mer, et le soleil matinal la laque d'une large traînée éblouissante, impossible à soutenir du regard.

En observant le paysage sur la gauche, Salomé découvre les ondulations sèches des montagnes qui tapissent le fond du décor. Elle n'en connaît pas les noms. Cela vaut peut-être mieux : si elle savait réciter le chapelet de ces sommets – Haut Montet, Cime du

Cheiron, Pic de Courmettes, Puy de Tourettes, Mouton d'Anou – elle se sentirait un peu plus exilée. Tant que sonnent dans sa tête la litanie des cimes kenyanes – Meru, Teleki, Elgon et mont Kenya, bien sûr – elle garde un lien avec ce bout d'Afrique qu'elle avait voulu faire sien.

Il faudra bien le rompre, pourtant, ce lien. Car c'est au pied de ces montagnes aux prénoms de rocaille, au cœur de la ville blanche, dans l'aérogare à fleur de mer, que l'attend Clara.

L'heure du retour approche. Le voyage a commencé il y a plus de treize heures, mais c'est seulement maintenant que l'évidence se fait jour dans l'esprit de Salomé : dans quelques minutes, elle posera le pied sur le sol français ; dans quelques minutes, elle sautera au cou de sa petite grande sœur qu'elle n'a pas vue depuis près de deux ans ; dans quelques minutes, elles pleureront de joie, dans les bras l'une de l'autre ; de joie, et de tant d'autres choses que le silence protégera, comme il l'a toujours fait. Et si chacune ignore la vraie raison des larmes de l'autre, cela n'aura pas d'importance.

Ensuite, dans seulement une semaine, Salomé reverra ses parents. Ils se retrouveront tous les quatre, comme avant ; avant cette parenthèse africaine, heureuse et douloureuse. Ou plutôt, presque comme avant, puisque Clara n'est plus célibataire, maintenant : c'est quand même pour fêter dans la joie son mariage que toute la famille se réunira ! Et puis elle, Salomé, n'est plus ce médecin fraîchement diplômé, fébrile de ses rêves et de sa volonté d'aller sauver le monde. Car désormais ses rêves sont derrière elle, enfouis sous quelques mètres de terre sèche, dans un recoin insignifiant d'un bidonville de Nairobi.

L'avion se rétablit. Il se place dans l'alignement exact de la piste d'atterrissage de l'aéroport Nice-Côte d'Azur. La ville se précise, sa plage se dessine et la mer, vieille coquette, avoue enfin les imperfections que la distance dissimulait jusque-là : ces fines éraillures blanches sur son cuir tanné ne sont que des vagues, de fugaces mouvements d'écume, pas la marque du temps sur un vieil album de souvenirs.

Pourtant, dans les replis des pages salées de ce livre d'eau, combien de secrets doivent se dissimuler ! Combien de vaisseaux engloutis, de trésors perdus, de ruines antiques ! Salomé se figure

très nettement ces vestiges. Une lumière apaisante, filtrée par plusieurs mètres d'eau, vient les caresser, comme pour leur redonner vie par delà les siècles. Les épaves qui reposent sur le sable accueillent des équipages de murènes sans pitié, prêtes à sévir contre tout imprudent qui oserait l'abordage. Les temples submergés se drapent d'ondoyantes tentures d'algues et s'animent des danses de gentilshommes en livrées d'écailles chatoyantes et de précieuses aux éventails nerveux. Leur ballet de nageoires, muet et chamarré, ne serait-il pas une réincarnation d'une aristocratie lointaine, fière et raffinée ?

Le choc des roues sur le bitume, le coup de frein qui suit, sortent Salomé de ses rêveries. Sans s'en rendre compte, elle avait rechuté dans les méandres de son imagination, cette secourable amie. Elle se ressaisit, se concentre sur les mouvements de l'appareil qui roule sur le plancher des vaches, vibre, tangue, tressaute, hoquette ; et s'immobilise enfin.

Elle laisse les excités – les européens, se dit-elle – bondir de leurs sièges, renouer avec leurs téléphones portables. Elle est consternée de voir les cadres ventrus se contorsionner pour extraire des coffres à bagages leurs mallettes de cuir ou leurs sacoches d'épaisse toile noire, toutes gonflées à bloc. Elle imagine le contenu : ordinateurs surpuissants, piles de cartes de visites, stylo-plumes ultra-chics, agendas aux pages noircies, organiseurs ou smartphones à la mémoire encombrée de noms, de dates, d'obligations… Elle se représente aussi les tonnes de papier qui circulent dans ces avions : des contrats, des factures, des bilans, des procédures, des notes de services, des courriers commerciaux, des revues professionnelles, sans oublier un ou deux journaux économiques et l'incontournable quotidien sportif.

Elle se demande combien, parmi tous ces cols blancs, conservent, au milieu de cette paperasse étouffante, un mot d'amour ou un dessin d'enfant. Et combien, parmi ceux qui détiennent ce trésor, osent une escale dans le cahot tumultueux de leur existence pour relire les quelques lignes attendrissantes qu'une femme aux yeux francs ou un bambin naïf leur ont offertes un jour, il y a longtemps, loin d'ici.

La consigne lumineuse s'éteint ; Salomé détache sa ceinture – sans même se rendre compte qu'elle est la seule à avoir attendu le

signal pour faire ce geste. Elle patiente encore, tandis que le régiment de complets à rayures s'écoule en cadence hors de l'avion. Et, une fois qu'ils ont tous disparu, elle se lève, lentement, et s'engage vers la sortie d'un pas calme, en offrant aux deux hôtesses ses plus beaux sourires.

Impatiente, elle l'est, pourtant, bien sûr. Elle l'était déjà en quittant le sol Kenyan. Alors, à quelques minutes de retrouver Clara, cette effervescence n'a pas de raison de faiblir. Mais ni l'impatience, ni la colère, ni même l'amour ou le désespoir ne saurait lui faire abjurer ce vœu qu'elle prononça dès son plus jeune âge, comme d'autres entrent en religion. Un vœu qui est plutôt un ordre, impératif et sec, dont les mots se comptent simplement sur les doigts de la main : « Marche toujours loin du troupeau ».

Les deux ans passés en Afrique n'ont fait que confirmer ce credo. Évidemment, au départ, cela lui a valu d'être jugée comme froide, distante, voire hautaine, par certains membres du corps médical. Mais elle ne s'est pas arrêtée à ces médisances stériles : elle a fait ce pour quoi elle était venue, elle s'est plongée dans la misère, a donné tout ce qu'elle pouvait aux malades de Mathare. C'était pour eux qu'elle était là, pour eux qu'elle était devenue médecin, pour ces citoyens du monde de la souffrance – qu'ils soient kenyans ou maliens, guatémaltèques ou cambodgiens, peu lui importait : c'est le hasard qui avait orienté ses pas vers Nairobi et ses bidonvilles, une fois son diplôme en poche. Elle n'était pas là pour plaire à quiconque, ni pour faire des rencontres, s'intégrer à un groupe ou se targuer des bienfaits qu'elle dispensait. Elle était là pour vivre la vie qu'elle avait choisie. En restant Salomé la solitaire, Salomé la secrète.

De ce fait, plusieurs autres médecins, des infirmières ou encore de nombreux patients, finirent par la considérer surtout comme une personne discrète, chacun d'eux appréciant simplement son efficacité et sa disponibilité et louant son équanimité. Salomé n'écoutait que ces commentaires valorisants. Les autres, elle s'en moquait : elle en avait déjà tellement entendus, au lycée ou à la fac de médecine – et qui n'avaient eu d'autre effet que de renforcer sa carapace au fil des ans. Pourquoi aurait-elle commencé ici, dans ce bidonville, à étaler ses états d'âmes et les

petites égratignures infligées à son ego par quelques collègues acrimonieux, alors que des milliers d'enfants, de femmes et d'hommes autour d'elle subissaient, entre autres fléaux, l'agression permanente et irrémédiable du virus de l'immunodéficience humaine ? Elle continua donc à agir, sans se laisser fléchir dans sa détermination. Du moins jusqu'au 14 novembre 2006.

Ce jour-là, cela faisait deux mois et demi qu'elle était au Kenya. Pour la troisième fois depuis son arrivée, elle faisait passer un examen médical un peu plus poussé à Joseph, l'un des innombrables malades du bidonville ; et l'un des plus atteints. Âgé d'une vingtaine d'années, Joseph restait toujours fier et joyeux, malgré la progression visible du sida dans son organisme. Il était par ailleurs réputé auprès du personnel du centre de soins pour son bagout inégalable, son imagination frétillante, son amour des belles phrases, sa capacité à rire (gentiment) de tout et de tous (et surtout de lui-même)… et son aptitude à poser des questions déstabilisantes.

« Quand penses-tu que je vais mourir, belle Salomé ? demanda-t-il de but en blanc, quelques minutes après le début de cette consultation.

– Alors, là ! répondit la jeune femme en tentant de prendre une mine amusée, je n'en sais absolument rien, mon pauvre Joseph ! Je suis médecin, pas devin.

– Pourtant, je suis sûr que tu as déjà une petite idée. Tu connais tout de moi : ma tension, ma température, mon poids et le nombre de kilos que je perds chaque semaine, le nom de chacune des taches que j'ai sur la peau, de chaque microbe que j'attrape. Ce serait étonnant que tu ne saches pas déjà quand je vais mourir.

– Allez, tais-toi et inspire fort. »

Joseph obéit.

« Souffle... Inspire... souffle encore...

– Puisque tu ne veux rien me dire, reprit Joseph dès que Salomé cessa ses ordres, j'attendrai patiemment. Mais, quelle que soit la date de mon départ, je sais déjà que je mourrai heureux.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai enfin été amoureux.

– Tant mieux. Et qui est l'heureuse élue ? » s'enquit Salomé d'un air détaché, tout en pensant : « A-t-elle aussi le sida ? Est-elle condamnée ? Est-elle déjà morte ? »
« C'est toi », répondit Joseph.
Salomé s'était détournée. Pour la première fois depuis le début de sa mission au Kenya, elle avait failli flancher, révéler, d'un frémissement, d'un rougissement, l'émotion qui l'avait saisie. Mais elle avait empoigné le tensiomètre, s'était retournée vers la table d'auscultation et s'était efforcée de reprendre la parole d'une voix ferme.
« Cesse de dire des bêtises, Joseph ; sinon, je ne te soignerai plus et c'est Robert qui s'occupera de toi, la prochaine fois. Et crois-moi, ce n'est pas à lui que tu pourras raconter tes histoires.
– Cesse de me parler comme à un enfant, Salomé. Et crois-moi, ce ne sont pas des bêtises : ce que je viens de dire, je ne l'ai jamais dit à personne. J'ai souvent dit à des femmes : je veux coucher avec toi ; mais je n'ai jamais dit : je t'aime. Dire je t'aime, c'est dire : je veux mourir avec toi. C'est autrement plus important que de coucher. C'est tout donner, jusqu'à son dernier souffle. Et je ne dis pas ça parce que, pour moi, le dernier souffle est proche.
– Mais... écoute, Joseph... à quoi ça rime... je suis... enfin, toi, tu...
– Je sais que c'est dur d'avouer qu'on aime quelqu'un : moi, j'ai mis deux mois avant d'oser te le dire. Mais tu n'as pas besoin de parler : regarde-moi simplement, je comprendrai. »
Tout en continuant à gonfler le brassard pneumatique, Salomé s'était mise à rougir. Elle avait relevé ses yeux vers ceux de Joseph. Et ils étaient restés ainsi, immobiles et muets, pendant un long et surprenant moment. C'est lui qui finit par rompre ce silence :
« Tu peux arrêter de pomper avec ton appareil ? J'ai l'impression qu'il va falloir bientôt m'amputer le bras. »